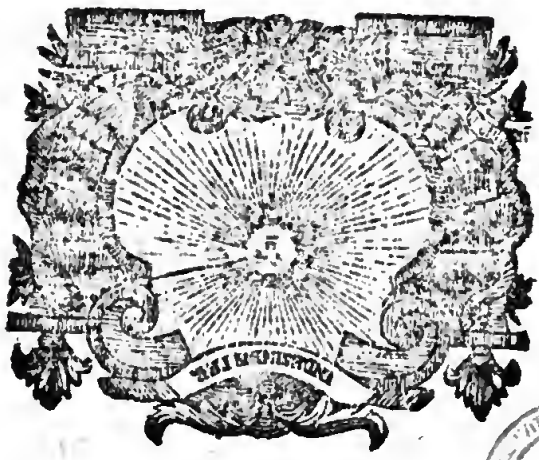
L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

De Mr. DE BOISSY.

NOUVELLE ÉDITION.



A BORDEAUX,

Chez PIERRE PHILLIPPOT, Imprimeur-Libraire; rue St. Jâmes, vis-à-vis celle de Gourgue.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Permission.

ACTEURS.

LE MARQUIS D'ORVILLE, Mari ſecret d'Emilie.

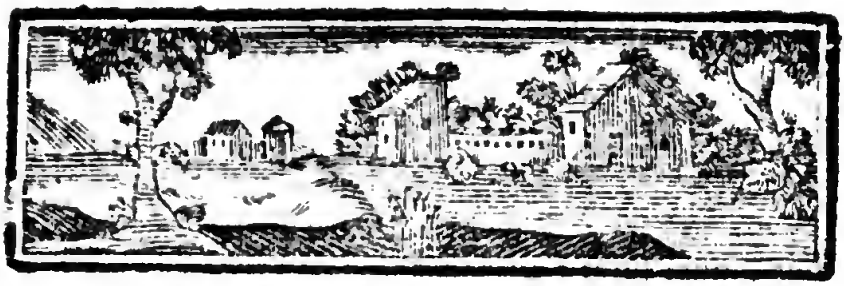
MILORD BELFORT, cru Mari d'Emilie.

EMILIE.

CONSTANCE, Couſine d'Emilie.

LA FLEUR, Valet du Marquis.

La Scene eſt en Angleterre, à la Campagne, chez Belfort.



L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

J'Ai tremblé pour vos jours, & mon ame eſt ravie
De vous voir rechappé de votre maladie ;
Votre ſanté, Monſieur, va reprendre ſon cours.

LE MARQUIS.

Je me porte aſſez bien depuis ſept ou huit jours,
A quelques vapeurs près qui me livrent la guerre.

LA FLEUR.

C'eſt l'effet du brouillard qui regne en Angleterre,
J'en ai ſenti l'atteinte en arrivant ici ;
Une de ces vapeurs ce matin m'a ſaiſi.

LE MARQUIS.

Va, dans tous les climats, on reſſent leur puiſſance.
Les plus folles ſouvent font leur ſéjour en France,
Et les ſages en ſont attaqués les premiers.

Mais changeons de ſujet.

LA FLEUR.

Monſieur, très-volontiers.

LE MARQUIS.

Dis, quel ſujet t'amene ?

LA FLEUR.

Un de grande importance,
Qui même demandoit votre convaleſcence ;
Votre pere n'ayant que vous ſeul d'héritier,
Vous rappelle.

LE MARQUIS.

Et pourquoi ?

LA FLEUR.

C'eſt pour vous marier.

LE MARQUIS.

Ah Ciel !

LA FLEUR.

Frémiſſez moins d'une telle nouvelle.
Celle qu'il vous deſtine eſt jeune, riche & belle.

LE MARQUIS.

L'ordre eſt-il ſi preſſant ?

LA FLEUR.

Oui, vîte, embarquons-nous.
Pour la cérémonie on n'attend plus que vous.

LE MARQUIS.

On m'attendra long-temps. Quel contre-temps horrible !

LA FLEUR.

Cet hymen cependant....

LE MARQUIS.

Eſt l'hymen impoſſible.

LA FLEUR.

Impoſſible, Monſieur ! ce diſcours me ſurprend.
N'êtes-vous pas garçon ? libre, par conſéquent ?

LE MARQUIS.

Non, je ne le ſuis plus, puiſqu'il faut te le dire.
Mon embarras eſt tel, qu'il ne peut ſe décrire.

LA FLEUR.

J'étois d'abord ſurpris ; je deviens effrayé.
Vous êtes donc....

LE MARQUIS.

Je ſuis ſecretement lié.

LA FLEUR.

Monſieur a fait ici le choix d'une compagne,
Sans l'aveu de ſon pere ?

LE MARQUIS

Oui, dans cette compagne,
Et depuis quatre jours, j'ai contracté ces nœuds.

LA FLEUR.

Si je n'appréhendois d'être trop curieux,
Je vous demanderois ſon nom.

LE MARQUIS.

C'eſt Emilie.

LA FLEUR.

L'épouſe du Milord ! c'eſt par plaiſanterie.

LE MARQUIS.

Point. Je ſuis ſon mari, quoiqu'un autre ait ce nom.

LA FLEUR.

Eſt-ce une vapeur, là qui vous offuſque ?

LE MARQUIS.

Non.
J'ai l'eſprit ſans nuage ; & pour preuve ſincere,
Je vais te dévoiler le fond de ce myſtere.
La cruelle langueur dont j'ai penſé mourir,
Qu'aucun art ne pouvoit connoître ni guérir,
L'amour en étoit ſeul l'origine ſecrete,
Et de lui dépendoit ma guériſon parfaite.
Que dis-je ? Je la dois aux bontés de Belfort.
Je ne puis rappeller ce trait qu'avec tranſport.
S'il ſe dit mon ami, c'eſt bien à juſte titre.
Apprends que de mes jours il étoit ſeul l'arbitre ;
Ses ſoins, pour les ſauver, ont tout ſacrifié.
Si je reſpire encor, c'eſt grace à l'amitié.

LA FLEUR.

Déjà par ce début mon ame eſt attendrie.

LE MARQUIS.

Dans le temps que Belfort recherchoit Emilie ;
Je la vis ; mais à peine un regard me frappa,
Qu'elle embraſa mon cœur, & qu'il l'idolâtra.
Mon ardeur en naiſſant condamnée au ſilence,

S'accrut par la contrainte, & cette violence
Me conduisit bientôt aux portes du trépas.
Mon ami désolé, me serrant dans ses bras,
Me conjure instamment de parler & de vivre,
Me dit que si je meurs, il est prêt de me suivre.
Ses yeux plus éclairés que ceux du Médecin,
Pénetrent que mon mal vient d'un feu clandestin;
Et sa vive amitié tourne si bien mon ame,
Qu'il arrache l'aveu de ma secrete flame.
» Vivez (s'écria-t-il) vivez, mon cher Marquis;
» Je vous cede l'objet dont vous êtes épris.
» L'amitié sans effort vous fait ce sacrifice.
» Emilie est aimable, & je lui rends justice;
» Mais j'admire ses traits sans en être touché.
Du Tombeau, par ces mots, je me vis arraché.

LA FLEUR.

Voilà ce qu'on appelle un ami véritable.

LE MARQUIS

Un obstacle cruel, & presque insurmontable,
Arrête cependant son dessein généreux.
Prêts à l'exécuter, nous serons tous les deux;
Qu'aux mains d'un étranger, la mere d'Emilie,
Ne livrera jamais une fille chérie,
L'objet de tous ses soins, & son unique espoir;
Elle qui met sa joie au plaisir de la voir.
Que fait Belfort? Le jour que l'hymen se prépare;
Son esprit imagine un moyen fou, bizarre,
Mais le seul qui pouvoit causer ma guérison.
Il gagne le Notaire, & sous mon propre nom
Fait dresser le contrat; & par ce stratagême,
Feignant d'être témoin, je signe pour moi-même.

LA FLEUR.

Voilà qui va fort bien. Le trait est sans égal.
Mais il n'a pas suffi pour guérir votre mal.
Le soir....

LE MARQUIS.

Tout se succéda parfaitement. La suite....

LA FLEUR.

Je crois la deviner, & je vous félicite.
Ah, le joli Roman! pour le rendre parfait,

N'eſt-il pas vrai ? Milord, en confident diſcret,
Se retire ſans bruit, trompant le domeſtique,
Après s'être ſaiſi de la lumiere unique
Qu'il avoit fait laiſſer dans ſon appartement ;
Car vous prenez, Monſieur, ſa place doucement ;
Et ſous le voile heureux de la nuit favorable,
Vous devenez l'époux de cette Dame aimable ?
Hem, n'eſt-ce pas ainſi que le tout s'arrangea ?

LE MARQUIS.

Oui, comme tu le dis, la choſe ſe paſſa.

LA FLEUR.

Mais avec de l'eſprit on compoſe une hiſtoire.

LE MARQUIS.

C'eſt une vérité.

LA FLEUR.

Que je ne ſçaurois croire.

LE MARQUIS.

Faut-il te l'atteſter par le plus fort ſerment ?

LA FLEUR.

Madame eſt du ſecret, Monſieur, apparemment ?

LE MARQUIS.

Ma femme n'en ſçait rien ; je n'oſe l'en inſtruire.

LA FLEUR *à part.*

Je penſe pour le coup qu'il eſt dans le délire.

LE MARQUIS.

Que la foudre à tes yeux m'écraſe ſi je mens !

LA FLEUR *à part.*

Oh ! voilà les vapeurs qui troublent ſon bon ſens.
Par les diſcours qu'il tient, la choſe eſt avérée,
Et je n'en doute plus à ſa vue égarée.

LE MARQUIS.

Tu vois qu'en ce pays tout m'oblige à reſter.

LA FLEUR.

Tout vous fait un devoir, Monſieur, de le quitter.

LE MARQUIS.

Plutôt que j'abandonne une épouſe que j'aime,
Il n'eſt point de parti, ni de moyen extrême,
Que mon cœur ne ſoit prêt d'embraſſer dans ce jour.
Tu dois dans ce deſſein ſeconder mon amour.

LA FLEUR.

Sortons d'un lieu fatal, & courons en Provence ;
Ou vers le Languedoc volons en diligence,
Pour chaſſer l'humeur noire où vos ſens ſont plongés.

LE MARQUIS.

Tais-toi, tes ſeuls propos la font naître.

LA FLEUR.

Songez.....

Songe, ſonge toi-même à reſpecter ma flame.

LA FLEUR *à part.*

Gardons de l'obſtiner, j'irriterois ſon ame,
Et ne ferois qu'aigrir ſon mal encor plus fort.

LE MARQUIS.

Il faut, ſans perdre temps, que je parle à Belfort,
Que je regle avec lui..... Je le vois qui s'avance.
Laiſſe-nous ; & ſur-tout, garde bien le ſilence.

LA FLEUR *à part en s'en allant.*

C'eſt de ſa maladie un effet trop certain.
Quel aſſaut pour ſon pere ! Il mourra de chagrin.

SCENE II.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

EH bien, quelle nouvelle as-tu reçu de France ?
Ton pere....

LE MARQUIS.

M'aſſaſſine : il veut qu'en diligence
Je parte pour aller épouſer un parti,
Que, ſans me conſulter, ſa rigueur m'a choiſi.
Juge de l'embarras où cet ordre me livre.
Comment parer ce coup ? Quel chemin dois-je ſuivre ?

BELFORT.

Mais prends, ſi tu m'en crois, dans cette extrêmité,
Celui qui t'eſt preſcrit par la néceſſité.
Retourne en ton pays, & laiſſe-moi ta femme ;

Son

Son état ne doit pas inquiéter ton ame,
Compte que j'en aurai le même ſoin que toi :
J'ai le titre d'époux, j'en remplirai l'emploi.

LE MARQUIS.

Epargne ton ami ; laiſſe le badinage.

BELFORT.

Mais fais donc éclater ton ſecret mariage.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà le parti que choiſiroit mon cœur ;
Mais il craint en parlant d'expoſer ſon bonheur.
Je vois de tous côtés une affreuſe tempête.
De ma femme, d'abord, la famille m'arrête ;
Ce nœud va lui paroître un outrage mortel :
Elle me pourſuivra peut-être en criminel.

BELFORT.

Je ſuis le plus coupable ; & ſur moi tout l'orage....

LE MARQUIS.

Cette crainte pour toi me retient davantage.
Emilie elle-même intimide mes ſens.
Je la redoute, ami, plus que tous ſes parens.
Si je fais cet aveu, je crains avec juſtice,
Je crains qu'il ne l'offenſe, & qu'elle ne rougiſſe
De me voir poſſeſſeur d'un bien que j'ai ſurpris.
Son indignation en deviendra le prix.
Elle va me haïr.

BELFORT.

On excuſe une audace
Que l'amour a cauſée, & que l'hymen efface.
D'Orville, à cet égard diſſipe ton effroi.
Si ſon cœur doit haïr quelqu'un, ce ſera moi.
Choiſi pour ſon époux, j'ai cédé ſa perſonne.
Voilà ce que jamais le ſexe ne pardonne.
Il vaut mieux près de lui manquer de probité,
Outrager ſa vertu, qu'offenſer ſa fierté.

LE MARQUIS.

Il faut donc me réſoudre à rompre le ſilence.
Mais par délicateſſe encore je balance ;
Et je voudrois, avant de la tirer d'erreur,
Je voudrois par degrés m'aſſurer de ſon cœur.

Je crains qu'elle ne t'aime.

BELFORT.

On eſt aſſez aimable
Pour lui plaire en effet.

LE MARQUIS.

Ma crainte eſt raiſonnable.

BELFORT.

Ah ! d'un plus juſte ſoin tu te dois occuper,
Et ton premier devoir eſt de la détromper.
Plus tu laiſſes ta femme en cette erreur blâmable ;
Et plus à ſon égard ton cœur ſe rend coupable.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai. Faiſons-lui cet aveu de moitié.
L'amour ſera plus fort, aidé de l'amitié :
Car je n'aurai jamais moi ſeul cette aſſurance.

BELFORT.

Va, tu me fais pitié.

LE MARQUIS.

Je tremble, plus j'y penſe.

BELFORT.

Quel cœur puſillanime ! Et quel mari poltron !

LE MARQUIS

Il n'en fut jamais un dans ma poſition.
Tu dois, toi qui le ſçais, excuſer mes alarmes.
D'Emilie, il eſt vrai, je poſſede les charmes ;
Je jouis, comme époux, du plus heureux ſuccès :
Mais, Milord, comme amant, je n'ai fait nul progrès,
Et j'ignore comment on prendra mon hommage.
J'en ſuis, pour ainſi dire, à mon apprentiſſage.
Tes raiſons cependant l'emportent ſur ma peur,
Et je vais de ce pas lui découvrir mon cœur.
J'entends du bruit. C'eſt elle. Ah ! ma frayeur redouble.
Ne m'abandonne pas, ſoutiens-moi dans mon trouble.

BELFORT.

Bon, perſonne ne vient, tu te moques de moi.
Je ſuis embarraſſé dans le fond plus que toi.
J'aime en ſecret auſſi.

LE MARQUIS.

Comment ? ton cœur ſoupire ?

BELFORT.

Non : il brûle gaiment, quoiqu'il n'oſe le dire.

LE MARQUIS.

Quel eſt l'objet caché ?....

BELFORT.

La parente....

LE MARQUIS.

De qui ?

BELFORT.

Ne devines-tu pas ?

LE MARQUIS.

Eſt-ce d'Émilie ?

BELFORT.

Oui.

Tu me protégeras, puiſqu'elle eſt ta couſine.
Conſtance eſt enjouée, & j'ai l'humeur badine ;
Nos deux cœurs ſont unis déjà par la gaieté.
Mais parle, ſi tu veux que je ſois écouté.
Découvrir ton état, c'eſt me ſervir moi-même.
J'attends qu'il ſoit connu pour avouer que j'aime.

LE MARQUIS.

Cette raiſon ſuffit pour m'enhardir. Va-t-en.
Ma femme, pour le coup, paroît... Demeure, atten...
Je tremble à ſon aſpect.

BELFORT.

à part. Adieu, je me retire.
Sa ſituation eſt neuve, & me fait rire.

SCENE III.

EMILIE, BELFORT, LE MARQUIS.

EMILIE *à Belfort.*

QUand j'entre vous ſortez ?

BELFORT.

Je m'en vais revenir ;
D'Orville, en attendant, veut vous entretenir.
(*Il ſort en riant.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, EMILIE.

EMILIE.

A Lui plaire, j'ai beau mettre mon ſoin ſuprême,
Il m'évite toujours, & ricane de même.
Je ſuis apparemment ridicule à ſes yeux ?
De quatre jours d'hymen, c'eſt l'effet merveilleux.

LE MARQUIS.

Madame, pouvez-vous concevoir cette idée ?
Je dois, pour mon ami....

EMILIE.

Monſieur, elle eſt fondée.
Vos yeux ſont les témoins de ſon mépris pour moi.

LE MARQUIS.

Son eſtime pour vous eſt parfaite, & je doi...

EMILIE.

S'il étoit vrai, Monſieur, auroit-il ces manieres ?

LE MARQUIS.

Je conviens avec vous qu'elles ſont ſingulieres ;
Mais ce tort apparent eſt pardonnable au fonds ;
Il eſt même appuyé ſur de fortes raiſons.

EMILIE.

Des raiſons ! Faites-moi l'honneur de m'en inſtruire.

LE MARQUIS.

Vous l'ordonnez ? je vais.... Je crains de vous le dire.

EMILIE.

Vous craignez !

LE MARQUIS.

Ah ! bien loin que vous m'intimidiez,
Madame, j'ai beſoin que vous m'encouragiez ;
De grace, accordez-moi toute votre indulgence,
Ou je ſerai forcé de garder le ſilence.

EMILIE.

Mon époux, à ce compte, eſt donc bien criminel ?

LE MARQUIS.

Pardonnez à l'amour, qui ſeul l'a rendu tel.

EMILIE.

Quoi! Belfort aime ailleurs!

LE MARQUIS.

Belfort le peut ſans crime.

EMILIE.

Du grand monde voilà l'ordinaire maxime.
A vous en croire auſſi, je devrois l'imiter.

LE MARQUIS.

Sans doute.

EMILIE.

Vous riez!

LE MARQUIS.

Non. Daignez m'écouter.

EMILIE.

L'ami de mon époux lui-même me conſeille....

LE MARQUIS.

Souffrez....

EMILIE.

A vos diſcours je ferme mon oreille.
Je ne m'étonne plus s'il fuit par-tout mes yeux;
Mais je dois étouffer un ſoupçon odieux.
Si Belfort m'a trompée, inſultée, ou trahie,
J'aime mieux l'ignorer que d'en être éclaircie:
Je le haïrois trop, & je dois par honneur
Ecarter ce qui peut le noircir dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Craindre de le haïr, ah! c'eſt l'aimer, Madame.

EMILIE.

Je l'aime auſſi.

LE MARQUIS

Tant pis.

EMILIE.

Comment? Monſieur me blâme
D'aimer mon mari?

LE MARQUIS.

Non: je le deſire fort.

EMILIE.

Tout coupable qu'il eſt, je dois chérir Belfort.

LE MARQUIS.

Vous ne le devez pas.

EMILIE.

Vous changez de langage.

LE MARQUIS.

Je voudrois, & ne puis en dire davantage.

EMILIE.

Vous pâliſſez, Marquis? Vous trouveriez-vous mal?

LE MARQUIS.

(à part.)

Mais, je ne ſuis pas bien. Voilà le trait fatal
Que j'ai craint.

EMILIE.

C'eſt encore un reſte de foibleſſe.

LE MARQUIS

Votre couſine vient, Madame, & je vous laiſſe.

SCENE V.

CONSTANCE, EMILIE.

CONSTANCE.

QUe vois-je! Le Marquis ſort tout pâle & tremblant?
Vous-même vous avez l'air triſte & mécontent?

EMILIE.

La ſanté du Marquis n'eſt pas bien rétablie:
Sa raiſon s'en reſſent, je la crois affoibie.

CONSTANCE.

Vous n'aidez pas, je crois, à la fortifier.

EMILIE.

Sa converſation eſt d'un tour ſingulier.

CONSTANCE.

Les façons de Milord le ſont bien davantage;
Quoiqu'en ſanté parfaite, il n'en eſt pas plus ſage;

Je crois, ſi je voulois, qu'il me feroit la cour :
Il me ſuit à toute heure.

EMILIE.

Et me ſuit tout le jour.

CONSTANCE.

A ce qu'il me paroît, il ne ſe contraint guere ;
Sa conduite avec vous eſt ſur-tout cavaliere :
Trois jours après la noce il vous néglige ainſi ?
C'eſt prendre un peu trop tôt les airs d'un vrai mari,
Et vous avez ſujet de paroître rêveuſe.

EMILIE.

Je crains, à dire vrai, de n'être pas heureuſe.

CONSTANCE.

Le Marquis, à coup ſûr, s'il étoit votre époux,
Seroit plus empreſſé, plus attentif pour vous ;
Il vous tient, Milédy, fidele compagnie :
Loin d'en être jaloux, votre mari l'en prie.

EMILIE.

Il eſt vrai qu'on diroit, à les voir tous les deux,
Qu'ils ſont pour m'offenſer d'intelligence entr'eux ;
Belfort eſt infidele, & je viens de l'apprendre.

CONSTANCE.

De qui donc ?

EMILIE

Du Marquis, qui me l'a fait entendre,
Mais d'un ton de complice & d'un air interdit,
Comme un homme égaré qui ne ſçait ce qu'il dit,
Accablé ſous le poids du crime qu'il confeſſe,
Au point qu'il étoit prêt de tomber en foibieſſe,
Et qui m'a fait pitié, tant il étoit défait.

CONSTANCE.

Il avoit à vous dire au fond plus d'un ſecret ;
Mais Belfort qui vous trompe, eſt plus digne de blâme,
L'autre aſpire du moins à conſoler votre ame.
Mon ſexe à de tels ſoins eſt toujours obligé ;
Il eſt doux d'être plaint, quand on eſt négligé.
Pour démêler chez vous un point que j'appréhende,
Puis-je dans ce moment vous faire une demande ?
Belfort eſt fait pour plaire & pour ſurprendre un cœur,

Parlez ; l'aimeriez-vous d'une ſincere ardeur?

EMILIE.

Puiſqu'il faut vous ouvrir mon ame avec franchiſe,
Je chéris mon époux, ſans que j'en ſois épriſe:
Mon orgueil eſt ſenſible à ſes mépris choquans;
Mais mon cœur eſt tranquille, auſſi-bien que mes ſens.

CONSTANCE.

Bon, j'entends ; vous l'aimez par ſimple bienſéance,
Et comme à la rigueur. Dans cette circonſtance
Voilà ce qui pouvoit vous arriver de mieux;
Votre ſort en ce cas eſt moins diſgracieux.
Le grand point dans la vie, autant qu'on en eſt maître,
Eſt d'embellir l'état où le Ciel nous fait naître.
Le tout, pour vivre heureux, dépend de s'arranger.
Il n'en eſt point par-là qu'on ne puiſſe changer.
Vous pouvez, après tout, rendre le vôtre aimable;
Vous n'avez qu'à ſaiſir le côté favorable.
Milédy, pour trancher les diſcours ſuperflus,
Regardez votre époux comme s'il n'étoit plus,
Et vivez ſur le pied d'une veuve à la mode,
Qu'aucun ſoin ne retient, qu'aucun frein n'incommode,
Qui toujours du plaiſir ſuit les impreſſions,
Mais qui défend ſon cœur des grandes paſſions;
Et court, d'un pied léger, après les ris ſans ceſſe,
Sans s'écarter jamais des loix de la ſageſſe.

EMILIE.

Je goûte ce conſeil, je peux ſuivre ce plan,
D'autant mieux que Belfort n'eſt jaloux, ni tyran.
Je payrai ſon mépris & ſon peu de tendreſſe,
D'un dédain décoré de froide politeſſe,
Telle que je l'aurois pour un homme inconnu.

CONSTANCE.

L'indifférence alors devient une vertu.

EMILIE

Oui, je ſens tout le prix d'une leçon ſi ſage,
Pour commencer d'abord à la mettre en uſage.
Le voilà qui revient, & je l'entends monter;
Je veux le prévenir, & ſors pour l'éviter.

De

De me fuir le premier il n'aura pas la gloire ;
La retraite pour moi devient une victoire.

SCENE VI.

BELFORT, CONSTANCE.

BELFORT *à part.*

LA voilà, par bonheur, seule présentement.
Parlons-lui. (*haut.*) Ma cousine, arrêtez un moment.
J'ai pour vous une lettre.

CONSTANCE.

Et de qui, je vous prie?

BELFORT

Ne vous alarmez pas. La mere d'Emilie
Vous l'écrit.

CONSTANCE.

C'est ma tante? Ah! donnez ce billet.
Milord me permet-il?....

BELFORT.

Oui, Milord vous permet.
(*Constance lit bas.*)
Comment donc? en lisant la lettre d'une tante,
Vous riez, rougissez? La chose est donc plaisante?

CONSTANCE.

Vous allez en juger. On vient de me marquer
Que je dois sur le champ vous la communiquer.

(*Elle donne la lettre à Belfort.*)

BELFORT *lit.*

» Il s'offre pour vous, ma niece, un parti que je
» crois très-convenable. Milord Fauster, qui vous
» a vu chez moi, a pris pour vous une belle passion,
» & vous demande en mariage. Il est riche, il vous
» aime. Voilà deux grandes qualités pour vous rendre
» heureuse, vous qui n'avez que la beauté pour dot,
» & la jeunesse pour héritage. Milord, mon gendre,

» connoît particuliérement ce vieux Seigneur Mon-
» trez-lui ma lettre, & consultez-le là-dessus. Je sçais
» qu'il s'intéresse à vous, & je crois qu'il sera de
» mon avis. »

(à part.)

Je n'en suis point du tout.

CONSTANCE.

Eh bien! sur cette affaire,
Parlez, que me conseillez-vous?

BELFORT.

De n'en rien faire.

CONSTANCE.

Mais ce parti pour moi paroît avantageux.

BELFORT.

Fauster a soixante ans, de plus il est gouteux;
Et ce seroit un meurtre. O ma belle cousine!

CONSTANCE.

Songez, mon cher parent, que je suis orpheline;
Et sans bien....

BELFORT.

Vos yeux seuls valent des millions.

CONSTANCE.

Ce n'est qu'un doux propos, & des réflexions
Plus sages....

BELORT.

Sentez mieux tout le prix d'être aimable.
J'ai pour vous, moi qui parle, un parti plus sortable,
Et préférable en tout à votre vieux Fauster.
Celui dont il s'agit a beaucoup de mon air,
Il est de mon humeur, au printemps de son âge;
Il doit sur son rival avoir tout l'avantage:
Il est plus généreux & non moins opulent,
D'aussi bonne maison & beaucoup plus galant.

CONSTANCE.

Mais Milord Fauster m'aime.

BELFORT.

Et l'autre vous adore.
Je vous apprends pour lui ce secret qu'on ignore.
Attendant que pour tel il s'ose présenter,

Il m'a chargé de le repréſenter.
De cet emploi charmant je m'acquitte avec joie ;
Souffrez qu'à vos regards mon tranſport ſe déploie,
Et perſuadez-vous, dans cet heureux moment,
Que je ſuis en effet moi même votre amant.
En cette qualité, j'oſe, belle Conſtance,
Vous déclarer un feu ſi plein de violence,
Que les flots d'un torrent ſont moins impétueux,
Et ma rapide ardeur....

CONSTANCE.

Paſſe vîte comme eux.

BELFORT.

Non. Votre nom, Conſtance, en fait le caractere;
Elle ſera durable, autant qu'elle eſt ſincere,
Et mon cœur....

CONSTANCE.

Votre cœur prend le ton langoureux.

BELFORT.

Non : de ſon naturel mon amour eſt joyeux.
Des ſoupirs, des langueurs vous êtes ennemie,
Et je le ſuis auſſi. Tout amant triſte ennuye :
C'eſt un tort qui jamais ne peut être excuſé ;
L'Amour eſt un enfant qui veut être amuſé :
Quand il joue & qu'il rit, il eſt charmant, aimable ;
Mais vient-il à pleurer, il eſt inſupportable.
Tenons-le vous & moi toujours en belle humeur ;
Il s'en portera mieux. Bon, ce ſouris flatteur
Me dit que mon eſprit perſuade le vôtre,
Et que penſant de même, ils ſont faits l'un pour l'autre.
Juſqu'au jour de l'hymen inventons mille jeux,
Danſons, rions, chantons à l'uniſſon tous deux ;
Par des tranſports de joie exprimons nos tendreſſes,
Faiſons-nous joliment cent douces politeſſes.

(Il lui baiſe la main.)

CONSTANCE.

Doucement mon couſin, vous êtes trop poli.

BELFORT.

C'eſt l'amant tranſporté qui vous témoigne ici....

CONSTANCE.

Le couſin & l'amant prennent trop de licence,
Et c'eſt à ce dernier que j'impoſe ſilence.

BELFORT.

Songez que cet amant doit être votre époux.

CONSTANCE.

Ce n'eſt là qu'un prétexte....

BELFORT.

Ah! déſabuſez-vous;
A cet époux enfin, donnerez-vous la pomme?
Répondez.

CONSTANCE.

Non Milord.

BELFORT.

Pourquoi?

CONSTANCE.

C'eſt un jeune homme.

BELFORT.

Mais par cet avantage il vous conviendra mieux.

CONSTANCE.

Par prudence mon cœur préfere le plus vieux.
Mon ſort ſera plus doux

BELFORT.

De l'humeur dont vous êtes,
Pouvez-vous bien, ô Ciel! penſer comme vous faites?

CONSTANCE.

Oui, l'enjouement chez moi n'exclut pas le bon ſens.
Les exemples me font craindre les jeunes gens.
Chez les femmes d'autrui ces Meſſieurs ſont aimables;
Mais près des leurs, Milord, ils ſont inſupportables,
Mépriſans, ſans égards, infideles, cruels.

BELFORT.

Il en eſt quelques-uns, mais tous ne ſont pas tels.
Mon ami....

CONSTANCE.

M'eſt ſuſpect.

BELFORT.

Songez qu'il me reſſemble.

CONSTANCE.

C'eſt par cette raiſon qu'à l'accepter je tremble.

BELFORT.

La crainte eſt obligeante, & l'aveu des plus doux.

CONSTANCE.

Mais vous méritez bien qu'on parle ainſi de vous ;
Et l'air dont vous vivez ici près d'Emilie,
Depuis le peu de temps qu'un même ſort vous lie,
Me fait avec raiſon craindre un malheur pareil.
Si vous étiez plus ſage & ſuiviez mon conſeil,
Vous négligeriez moins une épouſe ſi belle.

BELFORT.

C'eſt pour ne pas uſer l'amour que j'ai pour elle ;
Je l'évite le jour, comme il faut tout prévoir,
Exprès pour la trouver plus aimable le ſoir.

CONSTANCE.

Un oubli ſi blâmable, un tort de cette eſpece,
Eſt fort mal excuſé par une gentilleſſe.

BELFORT.

Mais ſi la vérité juſtifioit mes torts,
L'amant en queſtion vous plairoit-il alors ?

CONSTANCE.

Vous ſuppoſez toujours des choſes incroyables.
L'amour peut bien ſouvent ſe repaître de fables ;
Mais l'hymen eſt un Dieu plein de ſolidité :
Il établit ſes droits ſur la réalité.
Milord Fauſter eſt vieux, mais du moins il exiſte ;
Et je vais à ma tante....

BELFORT.

Arrêtez-vous, j'inſiſte.
L'époux pour qui je parle eſt réel de tout point ;
Il eſt des plus vivans, ou je ne le ſuis point.

CONSTANCE.

S'il étoit vrai, Monſieur, on le verroit paroître.

BELFORT.

Puiſque vous exigez qu'il ſe faſſe connoître,
Il va, ſans plus tarder, ſe montrer à vos yeux :
Vous le voyez.

CONSTANCE.

Où donc?

BELFORT.

Devant vous, en ces lieux.

CONSTANCE.

Je n'y vois que vous ſeul.

BELFORT.

Et c'eſt auſſi moi-même.

CONSTANCE.

Vous?

BELFORT.

Oui: c'eſt moi qui ſuis mon ami qui vous aime.

CONSTANCE.

Ah! vous me convenez, Monſieur, parfaitement.
Un homme marié, qui l'eſt nouvellement.

BELFORT.

Vous vous l'imaginez, ainſi que tout le monde;
Voilà le préjugé, voilà comme on ſe fonde,
Comme on croit de léger ſur la trompeuſe foi
D'une vaine apparence.

CONSTANCE.

Il eſt vrai, je le croi,
Sur la foi ſimplement d'un contrat qui vous lie,
Dont je ſuis le témoin. C'eſt une minutie.

BELFORT.

Et ſi je vous prouvois, moi, que je ſuis garçon?

CONSTANCE.

Je n'ai plus rien à dire, & le trait eſt fort bon.

BELFORT.

L'aveu que je vous fais eſt des plus véritables.
Que je ſois le dernier de tous les miſérables,
Si je ſuis marié dans le fond.

CONSTANCE.

Vains propos.

BELFORT.

Pour vous déſabuſer, apprenez en deux mots.

CONSTANCE.

Je ne veux rien apprendre, & rougiſſez dans l'ame.

BELFORT.

Sçachez.

CONSTANCE.

Allez, Monſieur, allez voir votre femme,
Vous jetter à ſes pieds, lui demander pardon;
Et pour elle écoutant l'eſtime & la raiſon,
Tirez-la du chagrin dont elle eſt dévorée;
Car vous le cauſez ſeul, & j'en ſuis aſſurée:
Ce reproche vous doit percer d'un vif remord.
Un écart de l'eſprit peut s'excuſer, Milord;
Mais les fautes du cœur jamais ne ſe pardonnent,
Et plus que vos diſcours vos procédés m'étonnent.
Ce n'eſt qu'avec douleur que j'en ſuis le témoin,
Et vous fuir déſormais ſera mon premier ſoin.

(Elle ſort.)

SCENE VII.

BELFORT *ſeul.*

VOus êtes dans l'erreur. Mais elle a pris la fuite.
N'importe, de mes feux elle eſt toujours inſtruite.
J'ai franchi le plus fort de la difficulté,
Et ma raiſon vaincra ſon incrédulité.

SCENE VIII.

LA FLEUR, BELFORT.

LA FLEUR.

AH! Monſieur....

BELFORT.

Qu'as-tu donc?

LA FLEUR.

La douleur la plus grande,
Mon maître... Hélas!

BELFORT.

Eh bien! acheve.

LA FLEUR.

J'appréhende
Qu'il n'ait perdu, Monſieur, l'eſprit entiérement.
J'ai beau faire, le mal empire à tout moment.

BELFORT.

Dis, quel mal?

LA FLEUR.

Ses vapeurs, qui toujours le tourmentent;
Et depuis qu'il a vu Madame, elles augmentent.
Il eſt dans un état qui fait compaſſion.

BELFORT *à part.*

Elle aura mal reçu ſa déclaration.

LA FLEUR.

Il ſe leve, il s'aſſied, il ſe calme, il s'agite,
Il ſe plaint, il ſe tait, il prie, il jure enſuite,
Se promene à grands pas, il devient furieux,
Et puis on voit des pleurs qui coulent de ſes yeux.
J'ai voulu doucement lui parler de ſon pere,
Il m'a, par un ſoufflet, ſupplié de me taire:
J'ai cru devoir me rendre à cette inſtance-là.

BELFORT.

Ses vapeurs ne ſont rien, ſi ce n'eſt que cela.

LA FLEUR.

Oh! ma joue a trouvé cette épreuve très-forte.
Comme il voit cependant que je gagne la porte,
Très-ſagement, de peur d'être encore battu,
D'une voix égarée, il me crie: « Où vas-tu?
» J'ai beſoin de toi.... Non.... Sors.... un moment,
» demeure.
» Va dire de ma part à Milord, tout-à-l'heure;
» Qu'il faut que je lui parle indiſpenſablement,
» Et qu'il monte au plus vîte à mon appartement.

BELFORT.

J'y cours.

LA FLEUR.

Auparavant permettez que mon zele
Vous prévienne, Monſieur, ſur ſa vapeur nouvelle.

Il tient depuis tantôt ſur Madame & ſur vous
Des diſcours ſi nouveaux, fait des contes ſi fous,
Que je n'oſe les dire, & qu'ils vont vous ſurprendre.

BELFORT.

Quels que ſoient ces diſcours, tu peux me les apprendre.

LA FLEUR.

Il dit, Monſieur, il dit qu'il eſt ſecretement
L'epoux de votre femme.

BELFORT.

Il le dit?

LA FLEUR.

Oui vraiment.

BELFORT *éclatant de rire.*

Ah! rien n'eſt ſi plaiſant qu'une pareille idée!

LA FLEUR.

Il ſoutient qu'à ſes feux vos bontés l'ont cédée.

BELFORT *riant toujours.*

Ah! comme de ſon bien il peut en diſpoſer;
J'aurois tort là-deſſus de lui rien refuſer.

LA FLEUR

Vous riez de ſon mal, quand vous devez le plaindre!

BELFORT.

Va, ce mal dans le fond n'eſt pas beaucoup à craindre:

LA FLEUR.

Il fait, à chaque inſtant, de violens progrès,
Et j'appréhende tout de ſon dernier accès.
Sçachez qu'il eſt jaloux, mais jaloux à la rage.

BELFORT.

De qui?

LA FLEUR.

De vous.

BELFORT

D'Orville à ce coup n'eſt pas ſage.

LA FLEUR.

Votre épouſe vous aime, il le trouve mauvais.
Vous l'obligeriez fort de ne la voir jamais.

BELFORT.

La choſe eſt trop bouffonne, & permets-moi d'en rire.

LA FLEUR.

Mais vous riez toujours, quoi qu'on puiſſe vous dire.

BELFORT.

Le moyen que je tienne à ce dernier trait-ci ?

LA FLEUR.

Je penſe que Monſieur a des vapeurs auſſi ;
Pardon, ſi ma franchiſe....

BELFORT.

Oh ! loin que tu m'offenſes,
Tout ce que tu me dis, & tout ce que tu penſes,
Me divertit ſi fort, que j'éclare en vrai fou.

LA FLEUR.

Ne vous contraignez pas. Riez tout votre ſou.
Vos vapeurs ſont du moins joyeuſes, agréables,
Et telles qu'on les voit dans nos Français aimables.
Leur caractere plaît par un je ne ſçai quoi.
Ah ! leur force me gagne & s'empare de moi.
A préſent, comme à vous, l'aventure me ſemble
Très-comique en effet, & rions-en enſemble.
(Il rit avec Belfort.)

BELFORT.

Viens, montons chez ton Maître, & quand il l'apprendra,
Lui-même, j'en ſuis ſûr, comme nous en rira.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EMILIE *ſeule.*

DE mon doute, à la fin, je ſuis trop éclaircie.
Du Marquis languiſſant la longue maladie,
D'un violent amour étoit l'effet ſecret ;

Et de ce feu fatal c'eſt moi qui ſuis l'objet !
Voilà ce que j'ai craint, & ce qui me déchire.
La Fleur vient d'engager Marton à me le dire,
Pour preſſer le départ de ſon Maître attendu.
Ma raiſon en frémit ; mon cœur en eſt ému.
Je ne puis ſurmonter ni démêler mon trouble.
On vient..... C'eſt le Marquis. Son aſpect le redouble.

SCENE II.

LE MARQUIS, EMILIE.

LE MARQUIS.

MAdame, je ne puis me taire plus long-temps.
Je dois vous révéler des ſecrets importans
J'oſe, pour mon bonheur, pour votre propre gloire,
Vous prier de vouloir m'écouter & me croire.

EMILIE.

Moi, pour votre avantage & pour votre repos,
Je dois trancher d'abord d'inutiles propos,
Et vous preſſer, Monſieur, de retourner en France.
Je ſçais qu'on vous attend ; partez en diligence.

LE MARQUIS.

Ce diſcours me ſurprend. Qui peut vous avoir dit ?....

EMILIE.

Un Valet très-zélé.

LE MARQUIS.

Je demeure interdit.
(à part.)
Le maraut !

EMILIE.

Vous devez croire un avis ſincere,
Et ſuivre ſans délai les volontés d'un pere.

LE MARQUIS.

Un devoir plus ſacré me défend de partir.

EMILIE.

Vous ne pouvez reſter ſans lui déſobéir.

LE MARQUIS.

L'eſtime & la raiſon, l'honneur & la droiture,
Tout m'en fait une loi dans cette conjoncture.

EMILIE.

Eh! qu'allez-vous, Marquis, vous mettre dans l'eſprit?
Revenez à vous-même, & ſongez qu'il s'agit
D'un hymen, d'une épouſe aimable, jeune & belle,
Qui vous doit....

LE MARQUIS.

Je le ſçai, Madame; & c'eſt pour elle,
Pour elle uniquement que je dois tout quitter.

EMILIE.

Eh! partez donc, Monſieur.

LE MARQUIS.

Je dois plutôt reſter,
Pour ne pas m'éloigner d'une épouſe ſi chere.

EMILIE

Mais vous n'y ſongez pas, votre raiſon s'altere.

LE MARQUIS.

Vous-même en ce moment vous êtes dans l'erreur;
Et pour la diſſiper....

EMILIE.

Vous m'affligez, Monſieur.
Votre état....

LE MARQUIS.

Juſtement, eſt un point qu'on ignore.
C'eſt trop vous le cacher: Apprenez que j'adore...

EMILIE.

Je vois que votre eſprit s'égare tout-à-fait.

LE MARQUIS.

Non; daignez juſqu'au bout entendre mon ſecret.

EMILIE.

A mes ſages conſeils, cédez plutôt vous-même.
Vous devez...

LE MARQUIS.

Je ne puis, Madame, je vous aime.

EMILIE.

Monſieur!

LE MARQUIS.

D'un front ſi fier ceſſez de vous armer.
Sçachez en même-temps que je dois vous aimer.
C'eſt un devoir chez moi, dont rien ne me diſpenſe.

EMILIE.

Ah! c'eſt pouſſer, Monſieur, trop loin l'extravagance,
Et je ſors.

LE MARQUIS.

Arrêtez.

EMILIE.

J'en ai trop écouté.

LE MARQUIS.

Vous me déſeſpérez par cette cruauté.
De grace, accordez-moi le temps de vous inſtruire.
Il faut que je vous parle enfin, ou que j'expire.

EMILIE.

Mais, comprenez-vous bien ce que vous demandez?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, je meurs, ſi vous ne m'entendez.
Vous m'avez vu mourant, vous en étiez la cauſe;
Et pour peu qu'à mes vœux votre ame encor s'oppoſe,
Dans mon premier état je m'en vais retomber.
Tous mes ſens affoiblis ſont prêts à ſuccomber.

EMILIE.

(à part.) *(haut.)*
Il m'alarme. Ah! Marquis, calmez la violence.

LE MARQUIS.

Ma vie dépend de votre complaiſance.
Souffrez qu'à vos genoux....

EMILIE *l'arrêtant.*

Aſſeyez-vous plutôt;
Vous en avez beſoin. Vous êtes....

LE MARQUIS.

Non, il faut....

EMILIE.

Vous n'êtes pas, Marquis, en état de m'apprendre....

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi. Sur vous j'ai le droit le plus tendre;
Sçachez qu'un nœud ſecret que j'avoue en tremblant...

EMILIE.

Il faut que, malgré moi, je vous laiſſe un inſtant.

LE MARQUIS.

Pour ne pas m'écouter. Ah! c'eſt une défaite,
Et vous voulez ma mort.

EMILIE.

Non, Marquis, je ſouhaite
Que vous viviez.

LE MARQUIS

Madame, ayez donc....

EMILIE *troublée.*

On verra....
Quand vous ſerez plus calme, on vous écoutera.....
Votre trouble eſt trop grand.... & le mien eſt extrême.
(*à part, en s'en allant.*)
Adieu. Je ne ſçais plus ce que je dis moi-même.

SCENE III.

LE MARQUIS *ſeul.*

J'Etouffe, je me meurs, je ſuis au déſeſpoir;
Et mon état préſent ne peut ſe concevoir.
J'ai frémi de parler; j'expire de me taire.
Cet aveu ſi terrible, & que je n'ai pu faire,
Eſt un poids accablant qui fait gémir mon cœur:
Mais un juſte courroux ſe mêle à ma douleur.
C'eſt la Fleur aujourd'hui, ce brouillon, cet infame,
Qui des ordres d'un pere a ſeul inſtruit ma femme.
Il me tarde déjà qu'il ne s'offre à mes yeux.
Rien ne peut le ſouſtraire au tranſport furieux
Dont je ſuis juſtement.... Mais je le vois paroître;

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

TE voilà donc, maraut ? je te tiens, double traître,
Ne crois pas m'échapper.

LA FLEUR.

D'où vient donc ce courroux ?
Ah ! Monsieur, arrêtez. J'embrasse vos genoux.
Que vous ai-je donc fait ?

LE MARQUIS.

J'admire la demande ;
Ce que tu m'as fait ?

LA FLEUR.

Oui.

LE MARQUIS.

Ton imprudence est grande,
Et je vais.....

SCENE V.

BELFORT, LE MARQUIS. LA FLEUR.

LA FLEUR *à Belfort.*

AH ! je touche à mes derniers instans;
Monsieur, vîte au secours, ne perdez pas de temps ;
Mon Maître pour le coup est dans la frénésie :
Arrêtez sa fureur, ou c'est fait de ma vie.

BELFORT *arrêtant le Marquis.*

Quel est donc ton dessein ? Qui cause ces transports ?

LE MARQUIS.

Un trop juste sujet. Laisse, au travers du corps,

Laiſſe, que je lui paſſe à l'inſtant mon épée.

LA FLEUR.

Dans le noir vertigo dont ſa tête eſt frappée,
Il eſt homme à le faire, & ſans ménager rien.

LE MARQUIS *à Belfort.*

N'arrête plus mon bras.

LA FLEUR.

Monſieur, tenez-le bien.

BELFORT.

Dis-moi donc le ſujet du courroux qui t'anime.

LE MARQUIS.

Après l'avoir puni, je t'apprendrai ſon crime.

LA FLEUR.

Ah! c'eſt contre les loix.

BELFORT.

Il a raiſon, Marquis:
Informe-nous du moins de ce qu'il a commis.

LE MARQUIS.

Par ſes ſoins généreux, ma femme vient d'apprendre
Qu'on veut me marier; & ſans vouloir entendre
Ce malheureux ſecret qui nous peſe à tous deux,
Elle m'ordonne, ami, d'abandonner ces lieux.

LA FLEUR.

Monſieur, en conſcience, eh, pouvois-je la croire?
J'ai penſé franchement (pardonnez mon erreur)
Qu'elle étoit le produit d'une ſombre vapeur
Qui troubloit votre eſprit.

LE MARQUIS.

C'eſt un nouvel outrage:
Ah! je vais te prouver, maraut, que je ſuis ſage.

BELFORT.

C'eſt le prouver fort mal. (*à la Fleur.*) Sauve-toi:

LA FLEUR.

J'obéis:

SCENE VI.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

NE t'en prends qu'à toi ſeul, ſi ta femme, Marquis,
Ne t'a point écouté.

LE MARQUIS

Moi, j'ai porté l'audace
Juſqu'à lui déclarer ma paſſion en face;
Mais elle m'a, Belfort, interrompu toujours.
Je te dirai bien plus. Elle a ſur mes diſcours,
Elle a cru que j'avois la raiſon altérée;
Et plaignant mon malheur, elle s'eſt retirée.

BELFORT.

Elle te croit donc fou? Je t'en fais compliment.

LE MARQUIS.

Je ne badine pas, elle le croit vraiment;
Et je le deviendrai pour peu qu'elle perſiſte....

BELFORT.

Conſole-toi, mon cher, du malheur qui t'attriſte.
Conſtance, à qui je viens, pour hâter mon bonheur,
D'éclaircir mon deſtin, me fait le même honneur,
Et me croit, qui plus eſt, un fort mal-honnête homme.
Mais ce n'eſt pas aſſez de ce coup qui m'aſſomme;
Apprends un nouveau trait qui n'eſt pas moins fatal:
Ta femme, en te quittant, vient de ſe trouver mal,
Et de cet accident c'eſt moi qu'on croit coupable.

LE MARQUIS.

Ciel! ce que tu me dis eſt-il bien véritable?

BELFORT.

Oui, Marton, tout en pleurs, m'a parlé de ſa part:
» Milord, m'a-t-elle dit, accourez ſans retard;
» Tous nos ſecours ſont vains auprès de votre femme;
» Monſieur peut ſeul guérir les vapeurs de Madame.
Adieu, j'y vole.

LE MARQUIS.

Attends.

BELFORT.

Non : je m'y ſuis mal pris.
J'ai révolté ſon cœur par d'injuſtes mépris,
Et par des procédés choquans, déſagréables,
Au lieu de l'engager par des façons aimables.
Je vais changer de ton, & près d'elle à préſent
Je ſerai ſi poli, je ſerai ſi galant,
Et ſi rempli d'ardeur....

LE MARQUIS.

Souffre que je t'arrête.
Il ne faut pas outrer. Il ſuffit d'être honnête.

BELFORT.

Non, ce n'eſt pas aſſez ; je dois aller plus loin?
Je veux la ramener par le plus tendre ſoin :
Je m'en fais un devoir.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre.

BELFORT.

Mais c'eſt le ſeul moyen, d'Orville, de la mettre
En état de t'entendre & de te pardonner.
A ce point, par degrés, je prétends l'amener,
Et pour te mieux ſervir, gagner ſa confiance.

LE MARQUIS.

L'épreuve eſt délicate, & mon eſprit balance.

BELFORT.

Moi je n'héſite plus ; & malgré tes efforts...

LE MARQUIS.

Mais ton devoir t'oblige....

BELFORT.

A réparer mes torts.
Contre moi, tu le ſçais, toute la maiſon crie ;
Tout le monde me blâme en plaignant Emilie.

LE MARQUIS.

Ah! ma femme t'adore : elle prévient tes pas.

BELFORT.

Sors ; je dois être ſeul.

LE MARQUIS

Je ne te quitte pas.

SCENE VII.

LE MARQUIS, BELFORT, EMILIE.

BELFORT *accourant au-devant d'Emilie.*

QUoi ! vous ſortez, Madame, en l'état où vous êtes ?
Je ſuis confus des ſoins & des pas que vous faites.
Que ne m'attendiez-vous dans votre appartement ?

EMILIE.

Je pourrai vous parler ici plus librement.

BELFORT.

Votre ſanté m'eſt chere, & je ne puis trop prendre...

EMILIE.

Le plaiſir de vous voir ſuffit pour me la rendre.
Mais je vous croyois ſeul ?

BELFORT.

Et je le ſuis auſſi.

LE MARQUIS

Il eſt triſte pour moi d'être de trop ici.

EMILIE.

Je vous ai cru parti, Monſieur.

LE MARQUIS.

Non, Madame.

BELFORT.

Tous deux, vous le ſçavez, nous ne formons qu'une ame.
Mon cœur peut devant lui s'épancher ſans détour.
Je veux qu'il ſoit témoin de mon juſte retour,
Et du regret que j'ai de vous avoir choquée.

EMILIE.

Si vous m'étiez moins cher, je ſerois moins piquée.
Mais je vous vois, Belfort, & je ne la ſuis plus.

BELFORT.

Je demeure enchanté.

LE MARQUIS.

Moi, je reſte confus.

BELFORT.

Je ne puis m'excuſer qu'à force de tendreſſe,
Qu'en redoublant de ſoin, d'égard, de politeſſe.
Je dois, pour réparer le temps que j'ai perdu,
(*bas au Marquis.*)
Ne vous quitter jamais.... Fais-je bien ? Qu'en dis-tu ?

LE MARQUIS *bas.*

Non, tu t'échauffes trop.

BELFORT *bas au Marquis.*

Mais l'action l'exige.
(*à Emilie lui prenant la main.*)
Je ne veux plus ſonger qu'à vous.

LE MARQUIS.

Plus froid, te dis-je.

EMILIE *à Belfort.*

Tiendrez-vous parole?

BELFORT *lui baiſant la main.*

Oui, voilà ma caution.

LE MARQUIS *le tirant par la manche.*

Doucement, vous paſſez votre commiſſion;
Et ce baiſer, morbleu....

BELFORT *bas au Marquis.*

Mais il eſt néceſſaire.
(*à Emilie lui baiſant la main.*)
Je dois le répéter. Ce garant eſt ſincere.

LE MARQUIS *bas à Belfort.*

Pourſuis, bourreau; tu ris, tu trouves très-plaiſant
De m'avoir fait mari pour être ſon amant!

BELFORT.

En ce moment je goûte une joie infinie.
Mais la partagez-vous ? parlez belle Emilie.

LE MARQUIS.

Pour le coup, ton amour auroit tort d'en douter;
Dans les yeux de Madame on la voit éclater.

EMILIE.

J'en fais gloire, Monſieur, bien loin que je m'en cache,
J'aime trop mon époux.

BELFORT.

L'aveu qu'il vous arrache
Met le comble à mes vœux, & je ne conçois pas
Comment j'ai pu deux jours négliger tant d'appas.
Me pardonnez-vous bien un oubli ſi blâmable ?

EMILIE.

Oui, fuſſiez-vous encor mille fois plus coupable.
Mais laiſſons le paſſé, ne ſongeons qu'au préſent.

LE MARQUIS.

Madame pour tous deux ce préſent eſt charmant.
Pour moi, je vous l'avoue, il eſt moins agréable.

EMILIE.

Mais vous le trouveriez en France plus aimable :
Mon cœur, pour votre bien, vous y voudroit déjà.

LE MARQUIS *d'un ton piqué*

Rien n'eſt plus obligeant pour moi que ce vœu-là :
Je vous en remercie, & de toute mon ame.

BELFORT.

Ne parlons que de joie & de plaiſir, Madame.
Je veux ce ſoir, je veux donner ici le bal.
Nous l'ouvrirons tous deux.

LE MARQUIS.

Moi, j'y danſerai mal.

BELFORT.

Je prétends célébrer cette heureuſe journée,
Comme le premier jour d'un nouvel hyménée.
J'ai répandu l'ennui ſur un front ſi charmant ;
J'y veux, aux yeux de tous, rappeller l'enjoument.
Mes torts ont éclaté, l'offenſe eſt ſolemnelle :
La réparation le doit être comme elle,
Je vais tout ordonner. Souffrez auparavant
Que je vous reconduiſe à votre appartement.

EMILIE.

Oui, je veux en chemin vous prier d'une choſe.

BELFORT *lui donnant la main.*

Que de ma volonté la vôtre en tout diſpoſe.
Adieu ; prépare-toi, Marquis, à bien ſauter.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA FLEUR;

LE MARQUIS.

LA cruelle en partant ne daigne pas jetter
Un regard ſeulement ſur ma triſte perſonnne.
Mais Belfort l'accompagne, & mon cœur en friſſonne;
Va, la Fleur, ſuis leurs pas: imagine un moyen
Pour ramener Belfort & rompre l'entretien.

LA FLEUR.

J'y vole.... Mais, Monſieur, vous les quittez à peine;
Quel prétexte avec eux voulez-vous que je prenne?

LE MARQUIS.

Quel prétexte, maraut! Il en eſt cent pour un.
Pour me ſervir, le ſot n'a pas le ſens commun.
S'il montre de l'eſprit, c'eſt toujours pour me nuire.
Joins Belfort au plus vîte, & tout bas va lui dire
Que j'ai beſoin de lui, qu'à l'inſtant dans ces lieux
Il vient de m'arriver un accident fâcheux.
Dépêche-toi, maraut, & vole ſur ſes traces.

SCENE IX.

LE MARQUIS *ſeul.*

J'Ai toutes les rigueurs, il a toutes les graces;
On l'adore, on me hait; on le cherche, on me fuit;
Quand on ne le voit pas, on ſe meurt, on languit;
Et ſitôt qu'on lui parle, ou qu'il vient à paroître,
Le mal s'évanouit, & l'on ſe ſent renaître.
On n'a des ſentimens & des yeux que pour lui,
Il n'a qu'à dire un mot pour diſſiper l'ennui;
Ce ſeul mot eſt payé de mille prévenances,

Et je ne puis avoir les moindres préférences.
Dès que j'ouvre la bouche, on répond froidement,
Et toujours pour me faire un mauvais compliment:
Que dis-je ? En cet inſtant, où je ſuis à la gêne,
Où je gémis tout ſeul & dévore ma peine,
Il la conduit chez elle, il lui donne la main,
Et l'on a des ſecrets à lui dire en chemin !

SCENE X.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

BElfort vient-il ? Reponds, tranquilliſe mon ame.

LA FLEUR.

Il ne peut pas, Monſieur, quitter ſi-tôt Madame.
Ils ſont (je les ai vus) ils ſont préſentement
Tous deux dans des tranſports, dans un raviſſement
Qu'on ne peut exprimer.

LE MARQUIS.

J'étouffe, je ſuffoque.

LA FLEUR.

Pour lien, pour garant d'une paix réciproque,
Elle vient, à ſon bras, d'attacher, à mes yeux,
Un bracelet tiſſu de ſes propres cheveux.
» Mon cher petit mari, tenez, gardez, dit-elle,
» Gardez bien ce doux gage, & ſoyez-moi fidele.
Tous deux en même temps viennent de s'embraſſer.

LE MARQUIS.

Tais-toi. Ce malheureux eſt fait pour m'annoncer
Des choſes, des détails toujours déſagréables.

LA FLEUR.

Eſt-ce ma faute à moi s'ils ne ſont pas aimables ?
Suis-je maître du ſort & des événemens ?
S'ils dépendoient de moi, je les rendrois charmans:
Un courier cependant a ſuſpendu leur joie;

Je crois que vers Milord le Parlement l'envoie.
L'affaire eſt ſérieuſe, à ce que j'ai compris ;
Milord a paru même embarraſſé, ſurpris,
Et je les ai laiſſez tous trois en conférence.

LE MARQUIS.

Je reſpire : ces mots ſoulagent ma ſouffrance.

SCENE XI.

CONSTANCE, LE MARQUIS.

CONSTANCE.

AH ! Marquis, quel retour ! quel changement heureux !
Ma couſine eſt enfin au comble de ſes vœux.
Tout le monde applaudit au bonheur qu'elle goûte ;
Et Milord repentant.... Vous le ſçavez ſans doute ?
Et la choſe eſt publique.

LE MARQUIS.

Oui, j'en ſuis informé.

CONSTANCE.

Vous en êtes ſurpris ; vous en êtes charmé ?

LE MARQUIS *troublé.*

Non.... Si fait.

CONSTANCE.

Mêlez donc votre joie à la nôtre.
Vous y devez, Monſieur, prendre part.

LE MARQUIS.

Plus qu'un autre.

CONSTANCE.

Vous me le témoignez d'un air bien ſérieux.
Allons, que la gaîté paroiſſe dans vos yeux.

LE MARQUIS.

Mon viſage eſt ingrat pour exprimer la joie :
Plus j'en ſuis pénétré, moins elle ſe déploie.

CONSTANCE.

Belfort va devenir l'exemple des époux.

SCENE

SCENE XII.

LE MARQUIS, CONSTANCE, BELFORT.

CONSTANCE *à Belfort.*

VOus venez à propos, & je parlois de vous.
Eh bien, préſentement vous vous faites connoître;
Et vous voilà, Monſieur, tel qu'un mari doit être.
Je vous rends mon eſtime.

BELFORT.

Un tel prix m'eſt bien doux:
C'eſt le ſeul, c'eſt l'unique où j'aſpire entre nous.
Dans les empreſſemens que j'ai pour Emilie,
Vous voyez le tableau, vous voyez la copie
De tous ceux que j'aurai pour vous, que je chérís
Conſtamment chaque jour, quand nous ſerons unis.

CONSTANCE.

Comment! vous revenez encor à vos folies?

BELFORT.

Oh! pour m'en corriger, elles ſont trop jolies.

CONSTANCE.

Oſez-vous bien tout haut?....

BELFORT.

Oui, d'Orville eſt diſcret,
Et pour un tel ami je n'ai rien de ſecret.

CONSTANCE.

Mais je ne reviens point de ma ſurpriſe extrême:
Ce changement, Monſieur, qui s'eſt fait en vous-même,
Ces ſoins pour votre femme, & ces tranſports ſubits,
N'étoient donc que joués, & n'étoient pas ſentis?

BELFORT.

J'ai fait exactement ce que je devois faire.
Ne m'eſtimez pas moins. C'eſt au fond un myſtere,
Dont j'ai voulu tantôt en vain vous éclaircir.
Pardon; préſentement je n'ai pas ce loiſir.

Une affaire d'Etat demande ma préſence ;
Et je n'ai pas voulu partir, belle Conſtance,
Sans avoir pris congé de vous & du Marquis.

LE MARQUIS.

Tu pars ?

BELFORT.

Oui, ſerviteur.

LE MARQUIS.

Arrête.

BELFORT.

Je ne puis
Te parler plus long-temps, ni reſter davantage.
Madame, en vous quittant, je vous parois volage,
Haïſſable, bizarre & même extravagant ;
Mais quand je reviendrai, vous me verrez charmant,
Sage, aimable, diſcret, digne enfin de vos charmes,
Et je vous forcerai de me rendre les armes.

CONSTANCE.

Je n'ai rien à répondre à des pareils adieux.

BELFORT.

D'Orville vous tiendra compagnie en ces lieux.
(*au Marquis.*)
Je te laiſſe le ſoin de divertir ces Dames.
Le talent d'un Français eſt d'amuſer les femmes.

LE MARQUIS *retenant Belfort.*

Emilie....

BELFORT *bas au Marquis.*

Eh ! ce ſoir tu la détromperas.

LE MARQUIS.

Je n'aurai plus ce droit quand tu n'y ſeras pas.
A mon état cruel tu dois être ſenſible.
Recule ton voyage.

BELFORT.

Il ne m'eſt pas poſſible.
Je vais au Parlement, où je ſuis appellé.

LE MARQUIS.

Qu'il attende.

BELFORT.

Comment ! Quand il eſt aſſemblé ?

LE MARQUIS.

Je te conjure, ami...

BELFORT.

Tes inſtances ſont vaines.
Adieu. Je reviendrai, Marquis, dans trois ſemaines.

LE MARQUIS.

Trois ſemaines ! Milord, ah ! c'eſt pour en mourir.

BELFORT.

Laiſſe-moi, car je crains de me voir retenir
Par un autre embarras qui n'eſt pas moins étrange.
Emilie aujourd'hui veut me ſuivre.

LE MARQUIS.

Qu'entende-je ?

BELFORT.

Ce qui redouble encor ma crainte à ce ſujet,
Je ſçais qu'elle s'apprête à partir en effet.

LE MARQUIS.

C'eſt un nouveau motif qui veut que je t'arrête.

BELFORT.

Elle vient. Je ne puis éviter la tempête.

SCENE XIII & derniere.

LE MARQUIS, BELFORT, EMILIE, CONSTANCE, LA FLEUR.

EMILIE *à Belfort.*

MOnſieur, me voilà prête à marcher ſur vos pas;
Et j'ai tout diſpoſé pour ne vous quitter pas.

BELFORT.

Un tel empreſſement de votre part me flatte ;
Mais, Madame, je pars pour affaire, à la hâte,
Et vous me jetteriez dans un dérangement....

EMILIE.

Je vous prouve par-là mon tendre attachement.

BELFORT.

Mon cœur en eſt touché d'une façon très-vive ;

Mais....

EMILIE.

Quoique vous diſiez, il faut que je vous ſuive.

BELFORT.

Vous m'embarraſſez fort. Je n'oſe commander;
Mais je vous prie en grace, & daignez m'accorder
Ce qu'un juſte motif.....

EMILIE.

Ma raiſon eſt meilleure.

BELFORT.

Conſtance, le Marquis, tout le monde demeure.

EMILIE.

Excuſez-moi, Monſieur, nous allons tous partir.
Avec Milord Fauſter, Conſtance va s'unir;
Et puiſqu'au Parlement vous allez prendre place,
Je dois ſuivre vos pas. J'aurois mauvaiſe grace
De reſter ſeule ici quand vous ſerez abſent.
Pour Monſieur, vous ſçavez très-poſitivement
Qu'il y peut demeurer beaucoup moins que perſonne.

BELFORT.

Il le peut comme ami.

EMILIE.

Puiſqu'il l'eſt, je m'étonne
Que vous ne preſſiez pas vous-même ſon départ,
Qui, pour ſon propre bien, ne veut point de retard.

CONSTANCE.

Milord, à ce diſcours il n'eſt point de replique.
Partons.

BELFORT.

Pardonnez-moi. Je dois....

EMILIE *montrant la Fleur.*

Ce Domeſtique;
Pour hâter ſon rappel, exprès eſt envoyé;
Et vous êtes inſtruit, puiſqu'il l'a publié,
Que l'hymen de ſon Maître en France ſe diſpoſe.

LA FLEUR *à part.*

J'ai tout gâté tantôt, & réparons la choſe.

EMILIE.

N'eſt-il pas vrai, la Fleur, que ſon pere l'attend

Pour former ce lien ?

LA FLEUR.

Oui, rien n'eſt plus conſtant.
Mais j'ai depuis tantôt appris une nouvelle
qui change ce projet, & fait taire mon zele.
Ici, depuis trois jours, mon Maître eſt marié.

EMILIE.

Marié !

LA FLEUR.

Comme vous, je me ſuis récrié.

EMILIE.

Son pere blâmera peut-être ſa conduite.
Pour moi, j'en ſuis charmée, * & je l'en félicite.
* (*Avec une joie contrainte & mêlée d'un dépit caché.*)

LE MARQUIS.

Mon ſort ſera parfait ſi j'ai votre agrément.

CONSTANCE.

Nous n'avons rien appris d'un nœud ſi ſurprenant.

LA FLEUR *à Conſtance.*

Vous étiez de la noce.

EMILIE.

A mon tour, ma ſurpiſe....

LA FLEUR.

Vous en êtiez auſſi, Madame la Marquiſe.

CONSTANCE.

Il faut qu'une vapeur ait troublé ſon cerveau ;
C'eſt un mal général.

EMILIE *à la Fleur.*

A qui dans ce Château
A-t-il donc pu s'unir ?

LE MARQUIS *à part.*

Je tremble.

BELFORT *à part.*

Je friſſonne.

LA FLEUR.

C'eſt, Madame....

EMILIE

A qui donc ?

LA FLEUR.

C'eſt à votre perſonne.

EMILIE.

A moi? Quelle folie!

CONSTANCE *éclatant de rire.*

Ah! le trait eſt charmant!

(à Emilie.)

Sur ce nouvel hymen je vous fais compliment.
Vous l'avez contracté, l'on vient de vous le dire;
Mais vous n'en ſçavez rien, & c'eſt ce que j'admire.

LA FLEUR.

Le contrat eſt garant de tout ce que je dis:
Il eſt fait ſous le nom de Monſieur le Marquis,
Et Milord eſt lui-même inventeur de la ruſe.

EMILIE *à Belfort.*

Vous ne démentez pas la Fleur, qui vous accuſe?

BELFORT.

Il dit la vérité. D'Orville eſt votre époux.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds.

BELFORT.

Je tombe à vos genoux.

LA FLEUR.

Je m'y proſterne auſſi.

EMILIE.

Je doute ſi je veille:
Je n'oſe en croire ici ma vue & mon oreille:

LE MARQUIS.

Faites grace à l'amour.

BELFORT.

Excuſez l'amitié.

LE MARQUIS.

D'un mari tout à vous, ma femme, ayez pitié.

CONSTANCE.

Mais leur ton me ſéduit; je commence à les croire.

BELFORT.

Pour le bonheur commun...

LE MARQUIS

Pour votre propre gloire.....

Je meurs à vos genoux, ſi je ne vous fléchis.

EMILIE.

Mes ſens ſont à la fois révoltés & ravis.
Je brûle de parler, & je ne puis rien dire.
Mon orgueil eſt bleſſé, mais ma vertu reſpire.

LE MARQUIS.

Aurois-je le bonheur de n'être point haï ?
Ah ! ne rougiſſez pas d'aimer votre mari.

EMILIE.

Non, je n'en rougis plus ; tout haut je le publie.
Ce qu'a fait l'amitié, l'amour le ratifie.

LE MARQUIS.

Tous mes vœux ſont comblés par un aveu ſi doux.
De votre choix enfin je me vois votre époux ;
Et de ce ſeul inſtant qui guérit mes alarmes,
Je compte mon bonheur, je poſſede vos charmes.

LA FLEUR.

La victoire eſt à nous, & je ſuis triomphant.

CONSTANCE *à Emilie.*

Ah ! ma joie eſt égale à mon étonnement.

BELFORT *à Conſtance.*

Eh bien, vous le voyez, je ſuis libre, Conſtance ;
Je ne vous mentois pas. J'attends la préférence.

CONSTANCE.

Mais puis-je bien compter ſur vous ?

BELFORT.

Oui, tout-à-fait :
Quand on eſt ami tendre, on eſt mari parfait.

FIN.